

Robert Daudelin
Le drame des cinémathèques

Mathieu Perreault

Number 223, January–February 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48385ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perreault, M. (2003). Robert Daudelin : le drame des cinémathèques. *Séquences*, (223), 7–7.

Hommage



ROBERT DAUDELIN Le drame des cinémathèques

été dernier, Robert Daudelin a organisé une rétrospective western d'un mois. « Pour me faire plaisir », précise-t-il en entrevue dans un bureau vide de la Cinémathèque québécoise, rue de Maisonneuve Est.

Vers la fin du printemps, il a contacté des amis dans d'autres cinémathèques. « Les prêts des copies pour les rétrospectives, ça se fait toujours à la bonne franquette », explique M. Daudelin. On prend un verre, on dit : « Au fait, as-tu une copie d'un tel film? ». Je savais où étaient les copies pour la rétrospective western. Dans presque tous les cas, c'étaient des amis de longue date. Mais ils m'ont tous dit qu'ils n'avaient plus de copies de production. »

Robert Daudelin, qui a reçu début novembre le prix Albert-Tessier du gouvernement du Québec, vient tout juste de prendre sa retraite à 63 ans, après trente ans à la direction de la Cinémathèque. Le moment est critique : le passage au numérique rend les bobines de plus en plus rare, au point que les fabricants de pellicules cesseront éventuellement d'en fabriquer.

« En moins de dix ans, les copies ont complètement changé de statut, s'inquiète Daudelin. Maintenant, elles ne servent qu'aux usages internes. Et tout a changé techniquement : faire tirer une copie était routinier voilà dix ans, et maintenant plus du tout. Les prix sont passés de 2000-3000\$ à 6000-10 000\$ pour un long métrage en quelques années. Les machines d'étalonnage ont changé, les enregistrements ne sont plus compatibles. Idéalement, il faut faire intervenir le directeur photo. »

Mais le pire est à venir. « Ce qui nous hante, c'est que d'ici quelques années, dix ans peut-être, les fabricants de pellicule vont

sans doute abandonner le domaine. Dans les salles, c'est assez évident : les plus récentes sont toutes câblées ou fonctionnent pas satellite. Daniel Langlois rêve de cela. Si les cinémathèques ne se regroupent pas pour maintenir une usine de pellicule, on ne pourra plus tirer de copies des négatifs qu'on garde depuis 40 ans. « De même, il pense que les cinémathèques pourraient avoir des laboratoires spécialisés, comme celle de Bologne, qui ne fait que des films muets teintés.

Pour Robert Daudelin, la révolution numérique n'est pas un progrès. « J'ai de la misère avec le numérique, avoue-t-il. Un film doit être projeté mécaniquement. Il y a une réalité physique du spectacle du cinéma qui ne peut pas être transférée. C'est mieux réussi quand le film est tourné en digital, mais n'empêche, il y a des compromis. Mais je comprends qu'un prof d'université préfère un DVD à une mauvaise copie en 16 mm. Il y a sûrement des avis contraires au mien. »

Le numérique a sa place dans la nouvelle vision qu'il entrevoit pour les cinémathèques. « Je crois qu'elles vont avoir de plus en plus un profil muséal, au sens dynamique du terme. Les cinémathèques vont tirer des DVD pour le public, et vont offrir aux chercheurs des projections en 35 mm. Seules les cinémathèques pourront s'imposer les critères techniques les plus stricts. Il se projettera moins de films. Déjà, nous sommes la seule salle à Montréal qui respecte les formats, et la seule à avoir un grand plateau (qui évite de perdre des cadres à chaque projection quand les deux bobines sont attachées ensemble). Je pense, comme Godard, que les gens comprendront éventuellement qu'un DVD par rapport à une projection en 35 mm, c'est comme une carte postale par rapport à une œuvre d'art. »

Seules deux cinémathèques font de la conservation au Canada : celle de Montréal, dont l'entrepôt est à Boucherville, et celle des Archives nationales à Ottawa. « Les Archives nationales ont pour mandat de conserver tous les films canadiens, et ceux qui mentionnent le Canada », précise Daudelin. « Beaucoup de cinéastes ontariens envoient aussi leurs films chez nous. Nous laissons les courts métrages aux Archives nationales. La conservation est coûteuse : la température doit être maintenue à -5° C et l'humidité à 30-32%, pour une durée de vie de 500 à 600 ans selon les ingénieurs de Kodak.

Au fil des ans, Daudelin, qui enseignera à l'Université francophone de Beyrouth cet hiver, a vu évoluer le cinéma québécois. Comme beaucoup d'autres de sa génération, il est déçu. « On se retrouve écartelé entre des films d'auteurs et des films très grand public. Beaucoup de films populaires, **les Boys** ou ceux de Denise Filiatrault, n'ont peut-être pas besoin de l'aide du gouvernement. »

Mise-t-il sur la galaxie de **Cosmos**, André Turpin, Denis Villeneuve, Manon Briand, pour ne nommer qu'eux? « J'ai du mal avec leur approche. Je sens trop que leur cinéma vient des vidéo-clips et de la pub. J'aime mieux **L'Ange de goudron** de (Denis) Chouinard ou **Post mortem** de (Louis) Bélanger. Ils se situent ailleurs. Le jeune Falardeau, aussi. »

Mathieu Perreault